

« Tu as été fidèle pour peu de choses... »

Commencer par le commencement peut se révéler un bon choix. Il est parfois utile de lire la Bible en commençant par la première page, plutôt que se précipiter sur la dernière. Il en va de même pour cette parabole dite des “talents”, qu’on a parfois interprétée de travers. Ces fameux “talents” concernent moins nos capacités propres que le témoignage d’une certaine *confiance*. Pour mémoire, un “talent” est loin d’être une petite pièce de monnaie. Il pèse entre 20 kg et 30 kg et vaut 5 000 à 6 000 deniers¹. C’est une référence monétaire dont la valeur est sans doute appréciable, mais c’est une monnaie qu’on ne peut glisser avec discrétion dans une poche. Une première mention ouvre une clé de lecture : « *Il appela ses serviteurs et leur confia ses biens.* » Le premier geste de confiance appartient à cet homme mystérieux « *qui partait en voyage* ». À chacun de ses serviteurs il remet une somme « *selon ses capacités* ». Quel est le but de l’opération ? C’est une affaire de gestion de patrimoine. Pendant son voyage, cet homme espère qu’on prendra soin de ce qu’il a confié aux uns et aux autres, et même qu’on fera prospérer le capital ainsi confié. L’attitude de départ demande une réponse équivalente, ce que le « *maître* » à son retour exprime de manière claire aux deux premiers “élus” : « *Très bien, serviteur bon et fidèle, tu as été fidèle pour peu de choses, je t’en confierai beaucoup.* » Au cas où on aurait été distrait, on sent comme un refrain lancinant où, par deux fois, est utilisé l’adjectif « *fidèle* » qui se trouve complété et même enrichi par le verbe « *confier* ».

On est loin, dans cette histoire, d’un processus financier, qui consiste à placer de l’argent à la banque pour qu’il rapporte des intérêts. Mieux encore : cet argent appartient à quelqu’un

d’autre que le dépositaire. Nous sommes vraiment sous le mode de la gérance. On trouve quelque chose de semblable dans le récit de la Création où l’homme et la femme se voient confier cette mission : « *Soyez féconds et multipliez-vous, remplissez la terre et soumettez-la. Soyez les maîtres des poissons de la mer, des oiseaux du ciel, des bestiaux, de toutes les bêtes sauvages et de toutes les bestioles qui vont et viennent sur la terre* » (Gn 1, 28). C’est moins un titre de propriété qui est ainsi délivré qu’un mandat de gérance, ce qu’on a eu tendance à oublier un peu trop vite. Du coup, on s’aperçoit que ce qui se dessine en filigrane dans cette parabole, c’est une attitude fondamentale : celle de la foi, de la confiance à la fois reçue et donnée. Il me semble que nous négligeons souvent cet aspect : la foi est d’abord un *don* que Dieu nous fait avant de devenir une disposition personnelle. Pour le dire en termes plus simples, le Seigneur nous fait confiance bien au-delà de ce que nous pouvons imaginer. On pourrait même dire en langage familier qu’il nous “fait crédit”, ou pour être plus direct qu’il “croit” en nous, bien avant que nous ne croyions en lui. Le mystérieux “voyageur” de la parabole pourrait bien être Jésus lui-même, d’autant que cette parabole comme les deux autres qui l’accompagnent précède le récit de la Passion.

En cette Journée mondiale des Pauvres, qui est aussi la Journée nationale du Secours Catholique, cette parabole vient nous rappeler aussi la responsabilité que nous avons les uns envers les autres. Peut-être que les “talents” de cette fameuse parabole sont aussi les uns et les autres, où nous sommes invités à nous aider les uns les autres à donner le meilleur de nous-mêmes. Mieux qu’un placement avisé, c’est sans doute la plus belle richesse dont nous disposons sans qu’elle ne nous appartienne jamais. Prendre le soin des plus démunis, c’est élargir notre cœur, l’espace de notre tente (cf. Is 54, 2) au point de donner à notre cœur la même dimension que celle du “cœur” de Dieu lui-même. Notre foi passe aussi sans doute dans cette confiance que nous pouvons nous accorder entre nous. Elle est le reflet de celle que le Seigneur nous accorde sans limite.

¹ Cf. *Les Évangiles – Matthieu*, traduit par Sœur Jeanne d’Arc, Les Belles Lettres – Desclée De Brouwer, Paris, 1987, p. 148.